

“Zonder” d’Ayelen Parolin : éloge des tentatives, poésie du cataclysme

Scènes Artiste associée au National, la chorégraphe y présente bientôt sa création.

Critique Marie Baudet

La figure de l’idiot était au cœur de *Simple*, pièce précédente de la chorégraphe qui, depuis sa création en 2021, n’en finit pas de tourner. L’espièglerie et l’impulsivité de ce trio en “quête de naïveté absolue” avaient déclenché, dès son éclosion, des torrents de rires, réussissant comme personne le mariage de l’humour et de la danse contemporaine.

Cet hilarant exercice de construction/déconstruction – par l’une des chorégrapheuses majeures du moment – se prolonge en partie dans *Zonder* ★★★. Titre d’abord provisoire, et en apparence incomplet, il est volontairement resté, comme une évocation du manque. Comme un clin d’œil aussi à ce qui passe, ce qui reste, voire ce qui surgit par surprise.

L’aléatoire, l’absurde, l’arbitraire

Car à nouveau Ayelen Parolin (artiste associée au Théâtre national) nous surprend. Un peu moins, il est

vrai, tant *Zonder* reprend une bonne partie du vocabulaire de *Simple*, à commencer par la structure même du trio. Piet Defrancq et Daan Jaartsveld, qui faisaient partie de l’opus précédent, sont ici rejoints par Naomi Gibson.

L’aléatoire prévaut, l’absurde règne, l’arbitraire gouverne, et l’on embarque sur le plateau avec ces trois êtres et leurs tentatives d’unissons. Le pseudo-diapason en guise de gim-

“Zonder” dépasse le pur recyclage de “Simple” et sa recette à succès. L’articulation change, l’humour reste, le chaos menace.



Daan Jaartsveld, Naomi Gibson et Piet Defrancq, le trio de “Zonder” d’Ayelen Parolin.

mick, l’interaction comme un accident, l’inquiétude en embuscade.

On retrouve les pas marqués, frappés, qui scandaient *Simple*. Or les unissons, les chœurs, ici, n’en sont jamais vraiment, englobant les individualités. L’articulation a changé, les personnages se distinguent jusqu’à leur manière singulière d’occuper l’espace visuel et sonore, au risque de le briser.

Jalons neufs sur une voie balisée

Un risque d’abord anecdotique, ensuite mesuré, enfin débridé : c’est là que *Zonder* réussit son pari. Avec la complicité des fidèles Julie Bougard à la collaboration artistique, Laurence Halloy aux lumières, Marie Szersnovicz à la scénographie et aux costumes, Ayelen Parolin et ses danseurs et danseuse posent, sur une voie qu’on croyait balisée, des jalons neufs. Qui ne résisteront pas longtemps aux assauts exubérants de cette curieuse petite société.

Zonder ne nous soumet au déjà-vu, avec ses accents mi-forains, mi-ballet nautique, que pour mieux le pulvériser. La surprise est bien là, comicauchemardesque, teintée de perte, de risque et d’extravagance.

→ Bruxelles, National, du 28 novembre au 2 décembre – 02/203.53.03 – www.theatrenational.be

“Dream job(s)”, la violence du monde du travail

Scènes “Dream job(s)” rappelle qu’il ne faut pas abandonner ses rêves.

Retrouver le bras de la Vénus de Milo, des vestiges romains ou des pépites d’or à Pompéi... Chloé, passionnée d’art optique et de mosaïques, en rêve. Hélas, la réalité économique ne tardera pas à la rattraper. Comme tend à le démontrer Alex Lorette dans *Dream job(s)* de la Cie What’s Up actuellement à l’affiche du Rideau.

Idem pour Mélina, son amie d’enfance qui veut croquer la vie, enchaîne les opérations et les vols de parfums, Fred le DJ, qui deviendra le petit ami de Chloé, et Paul l’ambitieux qui se fait coacher par une experte en ressources humaines, en tailleur et chemisier soyeux de rigueur.

Chacun, chacune croyait embrasser une vie, une profession, voire une

carrière digne de ses espoirs ou de ses ambitions. Mais, de petit job en petit job, d’illusion en désillusion, de licenciement en licenciement, la redoutable machine à broyer œuvre insidieusement.

Paul découvre les coulisses de l’outplacement. Chloé (candide et touchante Sarah Ber), également instrumentiste, dit d’abord non au call-center. Puis accepte un boulot dans une entreprise de vente en ligne, à horaires variables et à pression constante. Et si le travail en entrepôt d’acier sous la lumière blafarde des néons n’est pas comparable à celui de la mine, il n’en est pas moins une arme de destruction intime. Chloé tombe enceinte, travaille toujours plus pour gagner (un peu) plus, consomme pour devenir une bonne mère. Jus-

qu’à ce que tout bascule, pour l’une comme pour l’autre. Les frontières de l’illégalité se rapprochent dangereusement.

Montée en puissance

À la mise en scène, Héloïse Meire (*Is there life on Mars*, 2017) épouse la non-linéarité et la rythmicité du texte d’Alex Lorette, économiste, sociologue et dramaturge réputé, qui pose ici de légitimes questions de société et dénonce la violence du monde du travail, celui qui sacrifie l’humain sur l’autel de l’hyperproductivité. La metteuse en scène s’appuie sur la partition musicale de Samuel Gerstmans, entre jazz, rock et électro, avec, ô joie, la musique live, chaque comédien étant aussi musicien. Après de timides débuts et une trop lente mise en

place, *Dream job(s)* prend corps et monte en puissance. Grâce à la tension dramatique croissante du texte, aux éclairages pertinents de Jérôme Dejean et, surtout, à l’appui des percussions sous les baguettes de plus en plus percutantes de Pierre Martin-Banôs lorsqu’il abandonne son costume d’apprenti RH.

Construit comme une série télé, *Dream job(s)* zappe d’un personnage à l’autre, si bien que le spectateur finit par s’attacher à chacun d’entre eux, tout en suivant au plus près la destinée de Chloé au cœur de cette brochette de comédiens polyvalents.

Une proposition très honnête, une tragédie moderne ponctuée d’humour, qui ne laissera pas indifférent, qui démontre combien le fait social influence notre identité, notre lecture du monde, et nous contraint souvent à oublier nos rêves.

Laurence Bertels

→ Bruxelles, Rideau, jusqu’au 2 décembre. Durée : 1 h 45. Infos & rés. : 02/737.16.01 – www.lerideau.brussels



Sarah Ber et Elfée Dursen
Dans le rôle de Chloé, assise, et de Mélina.